

POÈMES

PRIX DU GOÉLAND 2007 :

Philippe LEFEBVRE

Le livre d'écorce



Photo : ZIL

PHILIPPE LEFEBVRE LAURÉAT DU PRIX DU GOÉLAND 2007

A la suite du concours lancé en 2006 par l'Association des Amis de la Tour du Vent, le Prix du Goéland a été attribué à *Philippe LEFEBVRE* pour ses poèmes intitulés : *LE LIVRE D'ÉCORCE*.

Philippe LEFEBVRE est né le 4 novembre 1960 à Saint-Pol sur Ternoise dans le Pas-de-Calais. Après avoir obtenu le Bac à Lille, il poursuit à Paris des études de Lettres Classiques (ENS,ULM et Sorbonne).

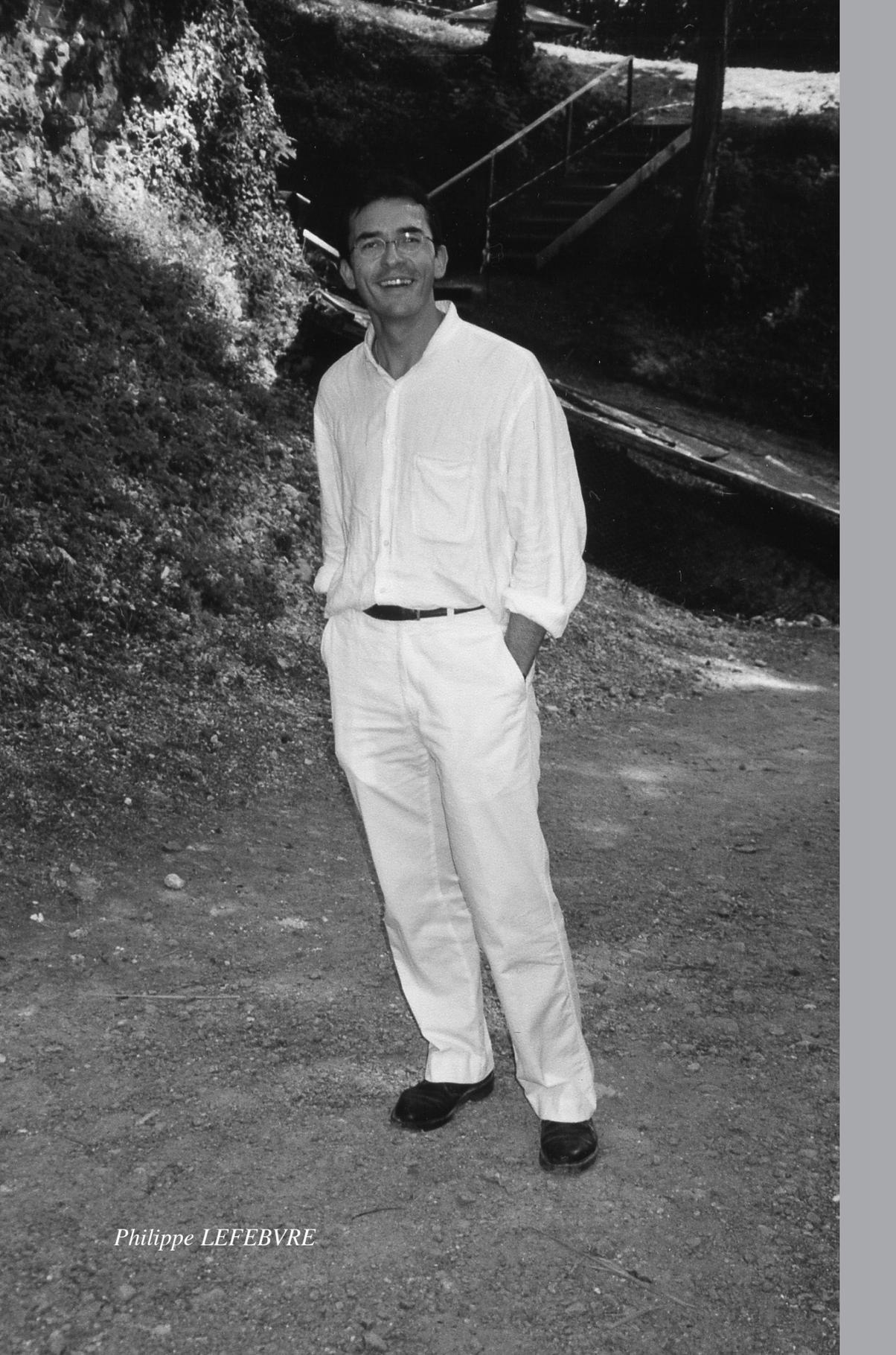
Pendant trois ans il devient professeur, notamment à Poitiers, tout en continuant des études à l'École Biblique et Archéologique Française de Jérusalem. Particulièrement intéressé par la Bible, sous l'angle littéraire, il choisit ce sujet pour sa thèse de Lettres.

En 1991, il décide d'entrer chez les Dominicains et travaillera à Strasbourg, Lille, Rennes ainsi qu'à Jérusalem, deux mois par an. Depuis septembre 2005 il réside à Fribourg en Suisse où il enseigne l'Ancien Testament, à la Faculté de Théologie.

C'est selon des approches littéraires qu'il veut aborder la Bible : par exemple, mettre en liens l'Ancien et le Nouveau Testament dans une perspective de littérature comparée, et croiser la Bible avec d'autres domaines.

Il organise bientôt un colloque d'une journée sur le thème « *manger la chair et boire le sang* » - thème évangélique et biblique où sont invités A. POZZUOLI, spécialiste de la littérature vampirique et A.M GARAT, romancière qui a écrit une étude sur le Petit Chaperon Rouge : *Une faim de loup*. Il a publié quelques livres et articles qui mettent en œuvre ces différentes approches.

Le LIVRE D'ÉCORCE est sa première publication en poésie, nous en publions de larges extraits dans les pages qui suivent.



Philippe LEFEBVRE

Arbre, de ton faite jusqu'à
l'évasement des branches basses,
tu estampilles d'un alpha
la matière de l'aube à peine
forgée. Ton feuillage profère
l'Aleph inaugural. La bouche
bée : A, balbutie : B, et crée.
L'art débute : B, A, BA. ARBRE.

La haie d'hiver grince, agitée,
crissant d'un vieux secret de haie.
Depuis le temps que son échine
et ses os endurent les bises,
elle sait, la vieille aux fagots,
d'où vient qu'on persiste. Elle aborde
les passants rares et leur crie
ses oracles enchevêtrés.

Dans l'assemblée des dieux platanes,
j'avance, mortel. Leurs rangs s'ouvrent.
Cuirasses, plaques vert-de-gris,
bras noueux de porteurs de nues :
sont-ils des Bienveillants ? Un homme
parfois, tout au monde des hommes,
traversant leur chœur, éclabousse
de son sang leurs troncs implacables.

Les abeilles en char de feu
prophétisent, portées au fil
des campaniles, des échelles
de pistils. À leur passage, elles
déclenchent des cloches, des pluies
d'or subtil, franchissent tout seuil,
entrent en tout réduit, et disent
le royaume où coule le miel.

Les bouleaux, les jeunes Spartiates
-peau douce, lisse, muscles durs-
dansent nus, avant de combattre
ce qui marche entre chien et loup.
Leurs corps blancs, leurs arcs, sont flexibles,
leurs couronnes de feuilles courtes.
Auront-ils su, si la noirceur
les enserre, qu'ils furent beaux ?

Pourquoi le tilleul, retiré,
fait-il du tertre un ermitage ?
Pour épuiser, par ce qu'il est,
la splendeur simple de son site.
Chaque jour, centré, dense, il tente
d'en ressaisir tout le mystère.
Jusqu'en ses feuilles, chaque nuit,
il infuse sa science acquise.

Le tilleul ne perd pas le fil :
jour et nuit, sa chair d'arbre usine.
Qu'ils sont beaux sous terre ses pieds
englobant les rocs, les humus !
Les sucs qu'il trie et filtre montent.
Son corps emmagasine. Il dresse,
jusqu'en ses bras d'orant, le monde,
repris en lui, représenté.

Le vent gronde en toutes les branches
où son ardeur s'est engouffrée.
Point de fille à sacrifier
pour qu'il souffle sans défaillir !
Il ne réclame que l'offrande
des ramures lourdes. Les proues
se rengorgent. Bientôt démarre
la puissante armada du parc.

Le lierre plat applique au tronc
ses lettrines enluminées.
Scribe expérimenté, il tire
parti des creux du parchemin.
Obstinément par ses jambages,
ses tiges, ses points, il se lie
à l'écorce. Il propose à lire
ses feuilles calligraphiées.

Hiver. Le chêne au derme rude
pousse un barrissement. Personne
n'a rien entendu. Pourtant vibrent
les tiges agitées des joncs,
et l'onde propagée ébranle
les lignes des oies passagères.
Sous la peau pétrifiée des êtres
la vie lovée entrouvre un œil.

Enchevêtrée, embroussaillée,
la brise de ses bras secoue
l'arbuste qui la tient aux cornes.
Elle rue. À chaque saccade,
les branches un peu plus enlacent
ses muscles secs. Hélices, vrilles
environnent son corps de bouc.
L'arbuste l'épuise, embusqué.

La brise que l'arbre emprisonne
laisse le lac étale et lisse.
Comme lui, j'offre aux nues mon corps,
sans qu'un souffle fronce ou déplace
mon étendue. Le ciel dans l'eau,
dans ma chair, sculpte ses reliefs.
De la géologie céleste,
je prends forme. Je m'enracine.

Le chêne s'habitue à nous.
Nourri de la sève des ères,
il n'est pas imbu du passé.
Son époque est l'heure où nous sommes,
pétrée par cent mille autres heures.
Le siècle d'un matin lui sied
pour offrir sa merveille à qui
se fait honneur d'être aujourd'hui.

Le buisson de buis se concentre
pour livrer toute sa présence.
À sa droite siège son ombre,
qui conspire à vivre aussi dense.
Autour, l'odeur se dresse drue :
le buis même sans bois ni feuilles.
Midi ! Dans l'équitable éclat,
un s'enracine et trois paraissent.

Le houx couvert de crocodiles
où s'accrochent des montgolfières,
sert d'abri à des hérissons
qui glissent, cirant les parquets.
Ses briques d'émail assyriennes
dessinent dans le jour d'hiver
un génie ogre assis, les ailes
engrêlées, pointant vers... vers où ?

Sentier. Pierres pâles, sonores
comme un xylophone. À mesure
que j'avance, les martinets
raient le ciel de courbes stridentes,
bleu nuit. Chacune est le tracé
d'une colline, et la colline
s'emplit alors d'or et de bistre.
Le chœur des choses s'élabore.

Le chêne règne par son être :
roi parce qu'il est. Plus il règne,
plus il s'imprègne de présence :
maître pour infiniment naître.
Pourquoi guerroyant irait-il ?
À l'entour de lui son royaume
monte et s'ordonne. Son écorce
sécète un cadastre de fiefs.

Heureuse femme au long de l'arbre !
Tu travailles à dévoiler
le puits, le poids, l'axe des moelles.
Au cœur du jardin tu rappelles
l'urgence du centre. Tu as
le sens des gravités. Debout
auprès de l'arbre issu de strates,
tu révèles un point crucial.

De la forêt mangeuse d'hommes
ne sort pas tout ce qui entra.
Ceux qui voulurent y tracer
des chemins nets errent encore.
Ceux qui chantèrent le néant,
la vie sans voie, s'y enchevêtrent.
En sort qui se connaît le roi
de ce royaume indéchiffrable.

Le jour glacé n'a pas su dire
la source fumante et cachée.
La nuit impose un nouvel ordre
qui ressaisit tout dans l'extrême :
un domaine inconnu de froid
et des ténèbres. En ces règnes
où la vie périt ou paraît,
j'entends la source. Elle scintille.

Orbe sombre surgi d'un poing
enfoui, dont les doigts s'entrouvrent,
tu sais éclore et sourdre, chêne,
tenu profond. Le ciel d'hiver,
couleur coquille, est ta mandorle.
Te déployant tu la fendilles.
Elle tient bon et manifeste
ton infatigable genèse.

Décidément proposé : l'arbre.
Là, pas ailleurs ; lui, pas un autre.
Depuis des lustres, machinant
avec ciel et sol, il ose être.
Il est à prendre ou à laisser.
À laisser ? Non ! Tant s'institue
l'œuvre de sa présence. À prendre ?
Son poids d'être empêche l'emprise.

Les oliviers n'ont de violent
que leur peau faite de crevasses.
Sciemment ils revêtent, sages,
la carapace de tourmentes
qu'il leur est donné d'endosser.
Ils vivent la passion du monde,
la pacifiant de leur assise
et de leurs invisibles sèves.

Les hêtres dressent en futaies
leurs beffrois de cités flamandes.
À leurs pieds bourdonnent des villes :
fourmilières, champignonnières,
peuples en suspension, vibrants.
Les fûts montent droits, drus, sans branche.
Là-haut, à lourds pinceaux ils peignent
l'honneur de leur ordre civique.

Le temps point où l'arbre en son plein,
émergeant des saisons inquiètes,
est là, comme l'époux venu.
Ce qui mit son croît en péril
n'a plus pouvoir sur lui d'entrave.
Il sait sa vie de source sûre.
Le voici apparu, donné
à la joie seule de l'alliance.

L'ange écartera les courtines
des cieux, et l'arche paraîtra.
De même paraît l'arbre quand
s'ouvre le temps des plénitudes.
Il a, dans sa chair, engrangé
ce qui survint, et s'est repu
du suc des dangers et des grâces.
Il vit, saturé de réel.

Les rois mages sont au jardin.
Chacun d'eux cueille une citrouille,
chaque citrouille se transforme
en turbans dont ils s'enrubannent.
Ils bourrent un coffre en lichen
de bourrasques gorgées d'odeurs,
de doublons. Puis, chargés, ils partent
cherchant dans les flaques un astre.

La pierre du temps tombe-t-elle
du ciel ? Monte-t-elle du sol ?
En tout cas, elle troue au cœur
le tronc. Des cercles concentriques
déferlent, partant de l'impact,
brassent la substance du bois.
L'écorce endigue et laisse croître
la crue séculaire des fibres.

Les murs de pierre s'entrecourent,
compartimentent la cité
bâtie sur un roc. D'une cour
enclose, émergeant, tout à coup :
une divinité d'antan.
Surpris jadis en son sommeil
par la montée du labyrinthe,
le figuier chante un temps de feuilles.

Le chêne, soutenant ses gloires
qui pourraient l'accabler, assume
sa beauté intelligible. Il
se dresse, exposé, concentré,
tel un plongeur avant le saut,
un prince après le sacre, tel
un boyard sortant du baptême.
Il repose en sa force d'être.

Jardin au lieu-dit Le Marais.
Les odeurs y font les cent pas.
Des bruits braconnent -venus d'où ?
Notre peau prend le goût de vase,
de menthe. Des chemins, cachés
de jour par la lumière, s'ouvrent.
Derrière l'hayure, le soir
faufile ses flancs de taureau.

Arbre, que jamais mon regard
n'entame le tout que tu es.
Que les images qui me viennent
à contempler ta majesté,
n'empiètent sur tes droits. Mais baste !
Quand se termine mon poème,
tu demeures sauf en tes fibres,
et secoues ce qui t'est indu.

Accueil, accueil par toute feuille !
Acquiescement au ciel faste !
Non point rempart, le tronc, mais porte,
porche où pénètre ce qui va.
Âtre, le monde tourbillonne
dans l'holocauste de tes branches.
Des racines, en dernier mot,
sort l'arbre, accompli, l'oméga

Philippe LEFEBVRE